

que les habitants des régions tempérées s'enferment dans des chambres sans air : qu'ils laissent aux habitants des pôles cette coutume contraire à la santé, et cause trop fréquente des affections tuberculeuses dans nos contrées.

Il est un autre vice des habitations contre lequel je devrais m'élever : c'est l'agglomération, l'accumulation dans une seule pièce de cinq ou six individus de tout âge, de toute santé, auxquels se joignent souvent des animaux de plusieurs espèces, et des substances différentes nécessaires au travail du chef de la famille. Je pourrais, philosophe ridicule, m'élever contre les divers échelons de notre ordre social, ou, philanthrope plus ridicule encore, donner au malheureux des conseils que sa misère le met dans l'impossibilité de suivre. Mais je connais trop la pauvreté et le besoin moral du pauvre pour venir ici insulter à l'une et à l'autre. Les degrés de l'échelle sociale sont trop solides pour pouvoir être brisés par les utopies des rêveurs; le médecin doit plaindre et secourir ceux qui occupent le bas de cette échelle : c'est la plus noble tâche qu'il ait à remplir.

Si nous portons nos regards sur tous les pays habités du globe, nous voyons que chaque peuple se construit des habitations en rapport avec ses usages et avec les matériaux que la nature lui a donnés. Les peuples nomades, pasteurs, chasseurs ou pêcheurs, ont des tentes de peau, de feutre ou de tissus de fil, à l'épreuve des pluies, des rayons solaires et des vents : ils les transportent avec eux et les fixent dans le lieu où ils s'arrêtent. Quelques-uns de ces peuples, les Samoïèdes, par exemple, font une hutte en bois ou en écorce d'arbres qu'ils recouvrent de peaux de rennes; une demi-heure suffit pour faire une pareille construction. Les peuples réunis en bourgs ou villes bâtissent des cabanes, des huttes ou des maisons plus solides et plus durables. Ils les font en bois, en bambous, en nattes d'osier ou de jonc, en feuilles de palmier ou autres, dans les contrées où la nature a répandu le bois à profusion. Dans les régions où les arbres sont plus rares, ils ne servent plus que de soutien ou d'union à l'argile façonnée en briques cuites au soleil ou au feu; l'homme la tire du sein de la terre, ou la trouve à sa surface à la suite des inondations. Enfin, dans les pays où la nature a mis le marbre et la pierre, nous voyons l'homme s'en servir pour construire ses habitations : mais pour arriver à ce point, il faut qu'il soit déjà parvenu à un certain degré de civilisation; car il

lui faut une science et des instruments que n'exige pas la construction en bois.

### § 3. — Du vêtement.

L'homme, créé sans avoir reçu de la nature aucun appareil extérieur qui, ainsi que les poils et les plumes des animaux, puisse le mettre à l'abri de l'influence des diverses températures, a dû chercher des vêtements qui le préservent de leurs impressions désagréables. Il a vu que la peau des animaux, couverte d'un poil épais, les empêchait de ressentir les impressions atmosphériques, et il les a tués pour avoir cette peau et s'abriter ainsi du chaud et du froid. Plus tard, il a appris à préparer le poil de cette peau pour s'en tisser des vêtements; plus tard encore, il a découvert que certaines substances végétales pouvaient, comme les poils, servir à faire des tissus. Enfin, le luxe se joignant à la nécessité, l'homme a imaginé cette multitude de vêtements qui forment la variété de l'habillement des nations. Cependant, nous trouvons encore l'habitant de certaines régions de la zone torride nu comme aux époques que nous appelons l'enfance du monde, et l'habitant des régions polaires couvert de peaux d'animaux préparées comme avant la création des arts; et nous voyons encore les descendants des peuples qui nous ont appris les sciences et les arts, nous voyons les descendants des Maures, filer et tisser eux-mêmes leurs étoffes, sans se servir de ces mécaniques, création de l'intelligence humaine.

Chaque peuple s'est donné un costume approprié au climat qu'il occupe, et il a dû garder ce costume. C'est ainsi que nous retrouvons encore dans l'Asie et dans l'Afrique le costume que portaient les habitants de ces régions, il y a trois mille ans; c'est ainsi que, dans les régions polaires, on y voit toujours le costume que les navigateurs y ont trouvé la première fois qu'ils y ont abordé. Pour voir des peuples qui changent de costumes à chaque siècle, il faut venir chez ceux qui, ayant abandonné leur pays pour envahir les contrées voisines, portent avec eux cet esprit mobile qui les a décidés à quitter leur patrie. Ils ont d'abord été mus par le désir de s'emparer des richesses de leurs voisins, et quand ils les ont possédées, ils ont voulu les employer sous toutes les formes; et peu à peu ils ont créé la mode, à laquelle les hommes les plus sensés ont été forcés de s'astreindre.

Lorsque nous étudions les costumes des peuples, nous voyons qu'ils

sont tous en rapport avec le climat sous lequel ils se trouvent. Le nègre seul semble faire exception : il reste nu au plus ardent soleil, sans que sa peau paraisse souffrir, tandis que l'Indien, le Persan, l'Africain, l'Américain, ne peuvent supporter ainsi la chaleur; un vêtement léger est nécessaire pour les préserver de l'ardeur du soleil. Cette différence tient, sans doute, à la sécrétion huileuse particulière au nègre, sécrétion d'autant plus abondante qu'il est plus exposé aux rayons solaires, et qui disparaît complètement quand il habite les régions éloignées des tropiques. Cette supposition devient une certitude quand nous voyons d'autres peuples de l'Afrique et l'Indien s'oindre de graisse pour éviter la chaleur. Les habitants des pays chauds portent ordinairement des vêtements larges, de tissus serrés mais légers, afin que la chaleur ne puisse passer; ils ont la tête couverte de bonnets épais, afin de la préserver de l'action des rayons solaires. Dans les régions froides, au contraire, les vêtements sont étroits et justes au corps, afin qu'aucun courant d'air ne puisse venir rafraîchir la peau; ils sont épais pour empêcher le contact de l'air froid; quelquefois même ils sont lourds, afin que le poids seul soit, par la fatigue, une cause d'échauffement. Mais entre ces extrêmes que de variétés d'habillement! Je sortirais de mon sujet si je voulais entreprendre leur description: aussi n'en ferai-je rien; je me contenterai de donner quelques réflexions sur les formes les plus convenables des vêtements. Avant, je ferai une remarque comparative qui, ajoutée à celles déjà faites entre l'habitant du tropique et du pôle, viendra accroître l'analogie qui existe entre ces climats extrêmes. L'habitant des régions glacées couvre de graisse sa figure exposée à l'air: ce corps gras la préserve du froid comme elle préserve du chaud le corps de l'habitant du tropique.

En lisant les divers ouvrages ou articles d'hygiène sur l'habillement, nous trouvons qu'ils se bornent tous à parler des vêtements des Européens, et même, pour être plus exact, des vêtements de chacun des peuples auquel appartient l'écrivain. Laissant de côté les autres nations, il a paru les juger indignes de son étude. Il n'en est pourtant rien; car, si on étudiait leurs vêtements, si on les comparait aux nôtres, on verrait en quoi les uns ou les autres pèchent, et l'on arriverait peut-être à trouver un costume parfait. Tout vêtement doit avoir deux conditions: il doit être commode; il ne doit pas être nuisible. Il paraît, d'après l'ancienneté de l'usage de quelques vêtements, qu'il y en a dont la commodité a été admise de tout temps, et d'autres que la

mode seule a introduits. Ces vêtements, variés de mille manières, se sont perpétués de races en races, existent encore aujourd'hui, et si quelquefois ils paraissent avoir été oubliés, leur commodité a ramené leur usage. Tels sont le pantalon ou culotte (*braccæ*) des Latins, et le *sagum* ou blouse des Gaulois. L'un et l'autre vêtement se retrouvent chez les peuples de l'ancienne Asie, et nous voyons, dans les anciennes sculptures, que leur emploi, surtout celui du pantalon, existait chez ces peuples, et ne différait du nôtre que par la forme. Je ne m'amuserai pas à faire la description de leurs variétés: il suffisait de prouver, par leur ancienneté, que ces sortes de vêtements étaient commodes, puisqu'on ne les avait pas abandonnés. Je dirai seulement que je crois très-erronées les opinions qui attribuent aux ceintures trop hautes des culottes la formation des hernies, et à la constriction des jarretières le développement des varices: il est certain qu'il faut pour les premières une disposition spéciale des ouvertures par lesquelles ont lieu les hernies; et je demanderai comment on peut supposer qu'un lien quelconque occasionnera une maladie organique. Mais il n'en est pas de même du corset: imaginé pour soutenir les mamelles volumineuses, il est devenu d'un usage habituel chez toutes les femmes. Plus tard, il a servi à diminuer l'épaisseur de la taille, ou du buste, si l'on aime mieux ce mot. Plus tard encore, il est passé des mères aux filles, afin que son usage, continué dès l'enfance, pût donner aux jeunes filles une taille svelte que la nature pouvait leur avoir refusée. C'est alors qu'il est devenu nuisible; c'est alors qu'il a empêché le développement du thorax, et que, par une constriction continuelle, il est parvenu à déformer les côtes, et à étendre son action jusque sur le foie. Mais ces excès, reprochés à juste titre au corset, ne prouvent pas qu'il soit nuisible. Je suis, au contraire, persuadé qu'un corset bien confectionné est utile à toutes les femmes, parce qu'il empêche le ballotement des mamelles, et qu'il les préserve des contusions qu'elles pourraient ainsi recevoir; et que de plus il est indispensable à certaines femmes dont la masse des mamelles est plutôt une infirmité qu'un avantage.

#### § 4. — De l'alimentation.

L'alimentation de l'homme a, de tout temps, fixé l'attention des médecins, qui se sont évertués à rechercher quelle était la meilleure nourriture pour l'homme. Lorsque la chimie a fait des progrès, les

médecins chimistes ont cru qu'ils pourraient arriver à des résultats plus heureux que leurs prédécesseurs, parce qu'ils verraient comment agissaient l'estomac et le suc gastrique. Ces travaux bien méritants ont été suivis et abandonnés tour à tour, sans avoir jamais produit de résultats concluants. La raison est simple : les premiers ont oublié que l'homme, sous tous les climats, se nourrit d'aliments analogues ; et les seconds ont méconnu un instant la faiblesse humaine, à qui la nature ne permet pas de découvrir ses secrets. Je ne suivrai pas les physiologistes ni les chimistes dans tous leurs travaux scientifiques : j'exposerai quelle est l'alimentation des peuples de la terre.

Les fruits et les racines des plantes, les farines ou féculs tirées des graines, et la chair des animaux, ont été, de tout temps, la nourriture des hommes. Les peuples les moins avancés dans la civilisation, et qui, par conséquent, ne peuvent se procurer ni instruments aratoires ni armes offensives, se nourrissent de fruits et de racines, ou des animaux qu'ils peuvent attraper à la course ou par leur adresse. C'est ce que nous voyons encore chez quelques peuplades de l'Océanie : aussi le peu d'aliments qu'ils se procurent, et leur mauvaise qualité, qui les rend impropres à la digestion et à l'assimilation, sont les causes probables de la maigreur famélique qu'on observe chez eux. La fatigue qu'ils éprouvent et la misère dans laquelle ils sont plongés peuvent encore contribuer à cette maigreur. Si nous en jugeons par ce qu'on voit dans nos climats chez quelques individus placés dans les mêmes circonstances, on peut croire que toutes ces causes réunies produisent cet excessif amaigrissement. Il n'est pas probable qu'il soit dû à leur espèce dans l'échelle humaine, car on ne le retrouve pas chez d'autres peuplades analogues, mais plus heureuses. En général, cependant, on le voit chez les anthropophages, qui ne le sont sans doute que par les difficultés qu'ils éprouvent à se procurer une alimentation suffisante, et qui se félicitent de faire un bon repas du corps d'un ennemi mort, comme l'homme civilisé du corps d'un animal qu'il a tué à la chasse. Peut-être aussi quelques idées religieuses s'attachent-elles à cet horrible repas ? Nous pouvons comparer à ces peuplades barbares les peuplades ichthyophages des régions polaires, qui sont tout aussi malheureuses, mais qui ne mêlent pas aux lichens et aux poissons dont ils se nourrissent la chair de leurs semblables, ou qui, du moins, ont perdu depuis longtemps cette cruelle coutume ; ou s'ils ne l'avaient pas, ils en pratiquaient une autre analogue et aussi barbare ; car, si l'on doit ajouter

foi aux historiens, le Scandinave, comme l'Alfourou, buvait dans le crâne de ses ennemis. En buvait-il le sang ? Là serait tout le doute qui n'existe pas pour l'Australien.

Lorsque, remontant les degrés de l'échelle humaine, nous arrivons aux peuples dont le climat plus productif, ou l'industrie plus grande fournit des céréales ou des racines farineuses, nous avons devant les yeux une race moins décharnée et plus douce. Quelques-uns, cependant, sont encore anthropophages ; mais ici, nous savons positivement que ce n'est pas le besoin qui les pousse, et que le plaisir seul de la vengeance est le mobile de leur action. Aussi ces peuples ont-ils abandonné moins difficilement leur habitude affreuse.

Si nous quittons ces nations cruelles pour étudier l'alimentation des peuples qui habitent les continents, nous retrouvons encore l'anthropophagie sur quelques côtes d'Afrique ; mais ces peuplades, de plus en plus rares, ne doivent pas fixer notre attention, et nous pouvons, sous le point de vue de la nourriture des nations bien connues, faire plusieurs divisions. Comme pour l'habitation, nous distinguerons les peuples chasseurs et pêcheurs, les peuples pasteurs, et les peuples habitants de bourgs ou villes, ou, si on l'aime mieux, les peuples fixes.

Les pêcheurs et les chasseurs ne diffèrent entre eux que par l'espèce d'alimentation ; la vie est la même : les premiers passent leur temps à saisir le poisson qui doit les nourrir ; les seconds, à tuer les animaux dont le sang et la chair, crue ou cuite, doit leur servir d'aliment. Quelques-uns sont à la fois pêcheurs et chasseurs. Ces différences viennent des lieux habités. Les pêcheurs vivent aux bords des mers ; les chasseurs habitent l'intérieur des terres ; les derniers sont ceux qui demeurent aux bords des grandes rivières qui ne fournissent pas une alimentation suffisante, ce qui les oblige à chercher une autre nourriture dans la chair des animaux terrestres. Le goût les porte à manger la chair crue ou cuite ; c'est lui qui, souvent aussi, leur fait boire le sang chaud ; mais chez d'autres, le sang chaud est un moyen thérapeutique : il les préserve ou les guérit du scorbut.

Les peuples pasteurs sont de deux ordres : les uns, conduisant leurs troupeaux nombreux dans d'immenses plaines et les y laissant jusqu'à ce que tout le fourrage soit épuisé, se nourrissent de la viande et du lait de leurs bestiaux ; les autres, menant leurs troupeaux, beaucoup moins nombreux, dans les meilleures contrées de leurs pays déserts, cultivent la terre tant qu'elle peut rapporter, nourrissent leurs bestiaux

dans les plaines naturelles, puis abandonnent cette contrée pour une autre encore vierge. Ceux-ci se nourrissent, comme les premiers, de la viande et du lait de leurs bestiaux; mais ils y joignent des préparations faites avec la farine de leurs céréales.

La réunion des peuples dans des bourgs ou des cités prouve qu'ils ont fait des progrès dans l'industrie, et qu'en conséquence ils possèdent des instruments dont quelques-uns doivent servir à une agriculture raisonnée. Aussi nous voyons chez ces peuples une nourriture constamment la même dans les différents pays, et toujours composée des farines préparées et cuites, et des animaux qu'ils prennent, soit à la pêche, soit à la chasse, ou de ceux qu'ils élèvent. Quelques-uns de ces peuples, habitants de la zone torride, trouvent des arbres dont les fruits font leur principale nourriture; mais ils y joignent des substances animales.

Partout donc, nous voyons l'homme avoir une alimentation composée de fécales préparées, de fruits, et de substances animales. L'Inde, qui seule paraît faire exception à cette règle, a des imitateurs. Plus la civilisation avance chez un peuple, plus il augmente la variété de ses aliments: ce n'est plus le besoin qui le guide, c'est le luxe et la vanité. Les peuples les moins civilisés savent joindre aux mets nécessaires d'autres mets qui, si nous en croyons les voyageurs, diffèrent beaucoup, quant au goût, de ceux que nous mangeons en Europe. Ainsi, le Nègre fait rôtir des chiens et des singes; le Lapon, des rennes et des ours; d'autres mangent des sauterelles. Remarquons cependant que ces mets, que nous trouvons si extraordinaires, ne le sont pas plus que les huîtres, le sanglier, le gibier à moitié corrompu, et autres aliments qui font les délices des Européens.

Le principe important dans l'alimentation n'est pas de savoir quelles espèces d'aliments mange chaque peuple, mais bien de connaître quels sont les aliments dont la nature convient le plus à l'homme. Quoi qu'il diffère du plus grand nombre des autres êtres vivants, dont les uns semblent créés pour se nourrir uniquement de végétaux, et les autres d'animaux, il paraît constant qu'il a besoin d'une nourriture animale et végétale. Presque tous les animaux, si on examine attentivement leur mode d'alimentation, en sont au même point: les ruminants font peut-être seuls exception. Ce ne serait donc pas un privilège de l'homme d'être à la fois carnivore et herbivore. Le principe de l'alimentation humaine ne peut être établi d'une manière générale. Si nous parcourons les cam-

pagnes de nos contrées; si nous étudions avec soin la nourriture de tous les peuples, nous voyons que beaucoup des préceptes émis dans les livres et beaucoup des règles établies, soit par les voyageurs, soit par les savants, doivent être rejetés. J'ai dit plus haut que l'Indien paraissait être le seul peuple qui se nourrisse exclusivement de végétaux; mais en Afrique, mais dans les îles de l'Océanie, mais en Amérique et en Europe même, beaucoup d'individus ont une nourriture presque exclusivement végétale. Le paysan de nos contrées se nourrit de végétaux dans un grand nombre de pays: à peine mange-t-il de la viande fraîche deux ou trois fois par an; la viande salée est la seule qui paraisse dans quelques-uns de ses repas. C'est surtout pendant l'été que nous voyons les individus des deux sexes, dans les climats tempérés, se nourrir de fruits ou de végétaux. Ne soyons donc pas exclusifs, et abandonnons ces vieilles idées, créées pour élever l'homme au-dessus des autres animaux: elles sont dues à sa vanité plutôt qu'à son observation. Je sais bien que l'étude de l'histoire naturelle nous apprend que la conformation de certains organes indique quelle doit être la nourriture la plus ordinaire de l'animal; mais ne le privons pas d'autres aliments qu'il saura goûter et digérer tout aussi bien que l'homme.

La composition chimique des substances alimentaires doit-elle nous occuper? Non. Médecin et physiologiste, je ne dois pas comparer nos organes, qui jouissent de la vie, aux instruments inertes dans lesquels les chimistes font réagir les unes sur les autres diverses substances. Nous serions trop heureux si les recherches savantes des chimistes pouvaient nous conduire à la connaissance de la décomposition et de l'assimilation des aliments; nous pourrions défier alors l'Auteur du monde: nous aurions un pouvoir presque égal au sien. Je suis loin de blâmer ces recherches; mais je crois que, faites sur l'homme, elles auraient plus de valeur. L'expérience, que le temps seul nous donne, nous instruit plus que nos travaux intellectuels; et si nous voulions profiter de celle de nos prédécesseurs, nous nous éviterions souvent des peines inutiles. Elle a appris à nos devanciers, et elle nous apprend tous les jours, au moment où nous nous y attendons le moins, ce que nous avons cherché longtemps avec ardeur sans pouvoir le trouver. C'est elle qui nous a fait connaître ces plantes bienfaisantes qui guérissent le scorbut endémique chez certains peuples, et acquis chez les voyageurs; c'est elle qui nous a appris que ces mêmes substances combattent avantageusement les scrofules; c'est elle qui nous a dit que la

chair s'assimile mieux que le végétal, et que, par conséquent, elle convient mieux à l'homme faible. Je ne tarirais pas si je voulais énumérer ici tout ce que l'expérience des siècles nous a démontré sur les avantages de tel ou tel aliment. Mais cela importe peu à l'homme; il ne suit, pour les aliments comme pour une foule d'autres choses, que ses passions. Pauvre, il se nourrit de peu; riche, il couvre sa table de mets dont le mérite doit être d'exciter son appétit et d'irriter son estomac, afin que l'un et l'autre puissent lui permettre de contenter ses désirs. La nécessité seule le rend sobre; et encore il lui arrive souvent d'oublier cette nécessité: il porte alors la peine de son oubli, et la maladie, et quelquefois la mort viennent lui rappeler sa faute; mais il est trop tard.

Ce qui précède fait voir que j'admets que l'homme peut se nourrir indistinctement de végétaux et d'animaux. Je ne pense pas que l'habitude de certains peuples, les Otomaques, de manger de la glaise cuite, doive me faire ranger cette substance au nombre des aliments destinés à l'homme par la nature. Il faudrait à présent donner les règles des repas, et de la quantité de nourriture convenable. Je crois que des principes généraux suffiront. Les appétits, ou, si on l'aime mieux, les quantités d'aliments nécessaires à chaque repas, diffèrent suivant les individus, et surtout selon les habitudes. Mais quel que soit le besoin de chaque homme, il ne doit jamais prendre, à chaque repas, une quantité de nourriture qui puisse fatiguer son estomac: il doit, comme on dit, toujours rester sur son appétit. L'estomac fonctionnera mieux et sans peine. Il doit renouveler ses repas en raison des pertes qu'il fait; il doit les prendre à heures fixes; il doit, après chacun d'eux, goûter quelque repos ou faire un exercice modéré. Les habitudes diverses peuvent modifier ces règles pour quelques personnes. Je crois qu'il suffit de les avoir données aussi générales, sans entrer dans des détails d'heures des repas, de qualité des aliments, lieux communs aussi inutiles que fastidieux.

Après avoir parlé des aliments de l'homme, il faut dire quelques mots de sa boisson. L'eau est celle que la nature lui a donnée; mais il ne s'en est pas contenté, et il s'en est créé d'autres. Quoiqu'elle soit celle du plus grand nombre des habitants du globe, cependant nous trouvons presque chez tous les peuples des liqueurs fermentées. Le raisin, le riz, le millet, le dattier, le lait de jument, etc., servent à l'homme pour obtenir ces liqueurs: l'homme civilisé et l'homme sau-

vagé en ont besoin; et quand ce dernier trouve une liqueur fermentée quelconque, alors qu'il n'en connaissait aucune, il la boit avec avidité, comme le prouvent les récits des voyageurs dans la zone torride et dans la zone glaciale. L'excitation qui résulte de l'usage de ces liqueurs chez les habitants de ces climats si opposés prouve leur utilité: leur abus seul a des inconvénients. Chez le Lapon, le Groënlandais, le Samoiède, la liqueur fermentée produit une excitation qui fait développer la chaleur; chez le Nègre, le Mexicain, elle donne au corps une tonicité qui suspend les évacuations affaiblissantes de la peau. Le bétel remplace les liqueurs fermentées chez l'Indien, qui a autant d'horreur pour elles que pour la chair des animaux. Ces liqueurs ont une force variable; mais, en général, elles ne doivent pas être bues avant que leur verdeur soit passée: alors elles possèdent une force nuisible à l'estomac. Les effets funestes qu'on leur attribue, et les maladies mortelles qu'on suppose qu'elles font naître, sont peut-être dus autant à leurs mauvaises qualités qu'à la quantité que l'on prend.

#### § 5. — Des sécrétions et des excrétiions.

Ces deux ordres de fonctions exigent dans l'hygiène une très-grande attention, parce qu'elles influent beaucoup sur la santé des individus.

Parmi les sécrétions il en est quelques-unes qui, par leur existence individuelle, ont une action très-importante. Indépendantes de notre volonté, et créées par la nature pour fournir en quelque sorte un émonctoire propice à la santé, elles doivent non-seulement être respectées, mais encore être favorisées, dans la crainte que la suppression de l'excrétion qu'elles occasionnent ne devienne une cause de maladie. Il faut donc que le médecin étudie avec soin l'idiosyncrasie de ses malades, afin qu'il ne vienne pas intempestivement contrarier les efforts de la nature. Quand, ensuite, le produit des sécrétions est rassemblé dans un organe excréteur, le médecin doit encore s'occuper de favoriser l'excrétion, si les voies naturelles ne s'acquittent pas convenablement des fonctions dont la nature les a chargées. Il est aisé de voir, par ce court préambule, qu'il est impossible de séparer les sécrétions et les excrétiions.

C'est toujours par le système cutané, soit interne, soit externe, qu'a lieu cet ordre double de fonctions. En effet, c'est toujours à la surface de ce système que viennent s'ouvrir, plus ou moins directement, les

conduits excréteurs des organes sécréteurs. J'examinerai donc successivement les sécrétions dont les conduits ont leurs orifices à la surface des membranes muqueuses, et celles dont les conduits viennent aboutir à la peau.

Toutes les sécrétions sont indépendantes de la volonté : elles sont toutes le résultat de l'organisme, et tout à fait en dehors de notre pouvoir. Nous ne pouvons donc avoir aucune influence sur elles, à moins que nous n'ayons recours à des irritants ; mais notre influence cesse avec l'action de ceux-ci. Nous n'avons de même aucune action sur les réservoirs excréteurs dont les conduits s'ouvrent à la surface des membranes muqueuses. Il n'en est pas de même quand leur orifice est à la peau : nous pouvons, à volonté, rendre les matières amassées dans le réservoir, quelle que soit la quantité de la matière.

Je n'ai pas à examiner ici tous les fluides sécrétés, quoique leur action soit toujours hygiénique, puisqu'elle contribue au parfait état de santé ; cependant, il y en a qui ont une importance beaucoup moindre, et dont je ne m'occuperai pas.

La sécrétion de la salive est la première dont je parlerai. Ce liquide est de toute nécessité pour la digestion. Il faut non-seulement que les aliments soient bien imprégnés par lui pendant la mastication, pour que leur élaboration dans l'estomac soit plus complète, mais il faut encore qu'il arrive continuellement dans l'estomac, afin que le fluide gastrique trouve, dans les intervalles de la digestion, un aliment ou un tempérant à son activité. L'expérience des médecins vient à l'appui de ce que j'avance. Hippocrate avait reconnu que les hommes qui, au lieu d'avaler la salive, la crachent, devenaient malades. Tous les médecins ont répété la même chose d'après lui, et aujourd'hui encore l'opinion générale est la même, avec raison. Aussi combattent-ils fortement l'habitude de fumer du tabac, et disent-ils qu'elle est très-nuisible à la santé. Ils ont grandement raison, si les fumeurs crachent ; mais s'ils avalent leur salive, le raisonnement tombe de lui-même. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'habitude de rejeter la salive est contraire à la santé, et que les personnes qui l'ont doivent s'en corriger, sous peine d'éprouver des maux d'estomac et des difficultés de digestion.

Nous ne pouvons avoir qu'une action très-peu certaine sur le suc gastrique, parce que nous ne possédons que des notions très-douteuses sur les médicaments qui agissent directement sur lui. Le suc gastrique, produit de la sécrétion des follicules de la membrane muqueuse de

l'estomac, joue dans la digestion un rôle trop important pour que les irrégularités de sa sécrétion ne viennent pas apporter un trouble quelconque dans cette fonction. L'hygiène exige donc que cette sécrétion soit convenablement régularisée, et que des moyens thérapeutiques soient mis en usage pour parvenir à ce but. C'est à sa présence trop abondante ou à son absence que doivent être rapportées ces aigreurs, ces difficultés de la digestion, ces excrétions et ces évacuations de fluides visqueux, contre lesquelles les toniques et les astringents sont mis si utilement en usage. Ces simples réflexions doivent suffire ici, où des détails plus longs m'éloigneraient du but que je me suis proposé, et me feraient entrer dans le domaine de la pathologie.

La bile et le fluide pancréatique méritent aussi notre attention ; mais pouvons-nous agir sur eux plus efficacement que sur le fluide gastrique ? Non certes ; au contraire même : nos médicaments peuvent encore être moins avantageusement dirigés sur l'action de ces viscères que sur celle de l'estomac. Placés hors de la portée immédiate de nos divers agents thérapeutiques, ce n'est que par une action médiata que nous pouvons les exciter, favoriser la sécrétion et l'excrétion de leurs fluides. La part que ceux-ci prennent à la digestion doit fixer notre attention sur les fonctions de ces organes. Nous pouvons, sans trop de difficultés, reconnaître les lésions de la sécrétion biliaire : il n'en est pas de même de celles de la sécrétion pancréatique, qui a, sans aucun doute, une très-grande influence dans la digestion. Son analogie de structure avec les glandes salivaires doit nous faire penser que le pancréas a des fonctions aussi importantes que celles-ci.

L'intégrité des fonctions des diverses portions du tube intestinal est d'une nécessité trop connue pour que j'insiste sur les soins qu'elle mérite de l'attention du médecin, et la différence de leurs fonctions exige que nous nous en occupions séparément. L'intestin, dont les usages varient en raison du point de sa longueur que nous examinons, fournit dans sa partie supérieure une sécrétion nécessaire à la chyli-fication ; mais dans l'inférieure cette sécrétion est plutôt utile au cours des matières qui, privées de toutes leurs parties nutritives, prennent le caractère de matières fécales. Cette sécrétion des follicules muqueux est nécessaire à la digestion, et peut-être devrait-on rapporter à son absence ces affections connues sous le nom de saburres, d'embarras gastrique. Il n'est pas possible de présumer qu'elles dépendent du séjour des aliments, soit dans l'estomac, soit dans la partie supérieure

de l'intestin grêle, et l'observation prouve qu'on les guérit en ayant recours à des médicaments qui, par la secousse qu'ils impriment, donnent une nouvelle activité aux sécrétions stomacale et intestinale. Tous les jours on voit un purgatif faciliter le cours de la bile : pourquoi n'en serait-il pas de même pour la sécrétion folliculaire intestinale ? Lorsque nous administrons l'émétique à dix ou quinze centigrammes, nous irritons l'estomac et nous occasionnons le vomissement ; souvent alors l'irritation s'étend au tube intestinal et augmente sa sécrétion. Lorsqu'au contraire nous donnons l'émétique à très-petite dose, l'émétique en lavage, nous n'agissons que sur l'intestin grêle, et ainsi d'autres médicaments qu'il serait trop long de passer en revue. Ces observations ne prouvent-elles pas que par l'emploi de ces médicaments nous rendons aux follicules de l'estomac et de l'intestin grêle une activité qu'ils avaient perdue ; et nous agissons ainsi sur leur sécrétion. Cette sécrétion devient-elle plus abondante, alors elle nuit à la nutrition, et elle occasionne la diarrhée. C'est ainsi que, dans les entérites chroniques, les follicules malades, fournissant un fluide trop abondant pour la digestion, entraînent les aliments avec eux et nuisent à cette fonction. C'est ainsi que peut s'expliquer la cessation de quelques diarrhées par suite d'une alimentation plus abondante et plus substantielle. La sécrétion folliculaire, trop forte pour la légère nourriture donnée au malade, devient nécessaire pour la nourriture plus forte qu'on lui administre. Mais n'exagérons pas ce principe et sachons par notre observation en faire une juste application.

Les fonctions du gros intestin exigent de la part du médecin une attention aussi grande que les autres parties du tube digestif. Hors de notre portée dans ses deux tiers supérieurs, il peut dans son tiers inférieur être influencé par les médicaments que nous voulons porter sur lui. Le séjour des matières dans le cœcum, réservoir où, en sortant de l'intestin grêle, elles éprouvent un premier travail avant de passer dans le colon ascendant ; leur marche ascensionnelle dans cette portion du gros intestin, et leur trajet dans le colon transverse, ne peuvent être accélérés que par des topiques pris par la bouche ou absorbés par la méthode cutanée, tandis que le cours de ces mêmes matières dans le colon descendant, la portion iliaque du même intestin et le rectum, peut être facilité par les topiques introduits dans l'anus. Si l'importance de la nécessité de l'excrétion des matières fécales n'était aussi généralement connue, j'insisterais longuement sur elle. Non-seu-

lement elle est indispensable chez les personnes jouissant d'une bonne santé, mais encore elle doit être provoquée dans toute maladie, avant toute opération, et pendant tout le temps que la plaie résultante de l'opération met à se cicatrifier.

La sécrétion et l'excrétion urinaires doivent fixer l'attention du médecin autant et plus peut-être que celles dont je me suis occupé jusqu'ici. Personne n'ignore que souvent des crises favorables se font par les voies urinaires, soit en raison de l'abondance de l'urine, soit en raison des sels qu'elle contient. Aussi est-il important de donner pendant la fièvre des boissons abondantes, afin de favoriser la sécrétion des reins, et d'ajouter souvent des médicaments, afin de l'augmenter. Mais indépendamment il faut, ainsi que pour le tube digestif, donner issue au liquide sécrété, si des causes locales venaient à gêner sa sortie. Nous avons à craindre ici la résorption ou le transport de l'urine dans la circulation, lorsque ce liquide sécrété ne peut être excrété. Je parlerai au long de ce point de la science en traitant des maladies des voies urinaires.

Reportant maintenant toute mon attention sur l'organe cutané externe, je vais étudier ses sécrétions. De toutes celles dont il est l'agent, la plus importante est sans contredit la sueur, qui n'est que l'exagération de la perspiration cutanée insensible ; les sécrétions folliculaires n'ont qu'une action locale, et leur trouble n'occasionne par conséquent qu'une maladie locale. Il n'en est pas de même de la sueur : résultat tantôt d'une action physique, tantôt d'une action vitale, elle mérite dans l'une et l'autre circonstance toute notre attention, et comme elle peut être, dans ces deux cas, locale et générale, nous devons l'examiner sous ces deux points de vue. La nature ne semble pas avoir destiné à une production remarquable de sueur une partie du corps plutôt qu'une autre ; aussi voyons-nous que, chez le plus grand nombre des individus, la sueur se manifeste également sur toutes les parties du corps en raison de l'exercice ou de la température. Les parties qui sont accolées ou fortement pressées par les vêtements sont seules exposées à une sécrétion plus abondante de la sueur. Cependant, en examinant plus en détail les idiosyncrasies, nous trouvons que certaines parties du corps sont, chez certains individus, sujettes à une sécrétion anormale de la sueur : chez l'un, ce sont les pieds ; chez l'autre, ce sont les mains ; chez un autre, c'est la tête ; chez un quatrième, c'est la poitrine ; chez un cinquième, c'est le dos, etc. Il résulte de là que